

17 Février 1932

LA GLORIEUSE RENTRÉE

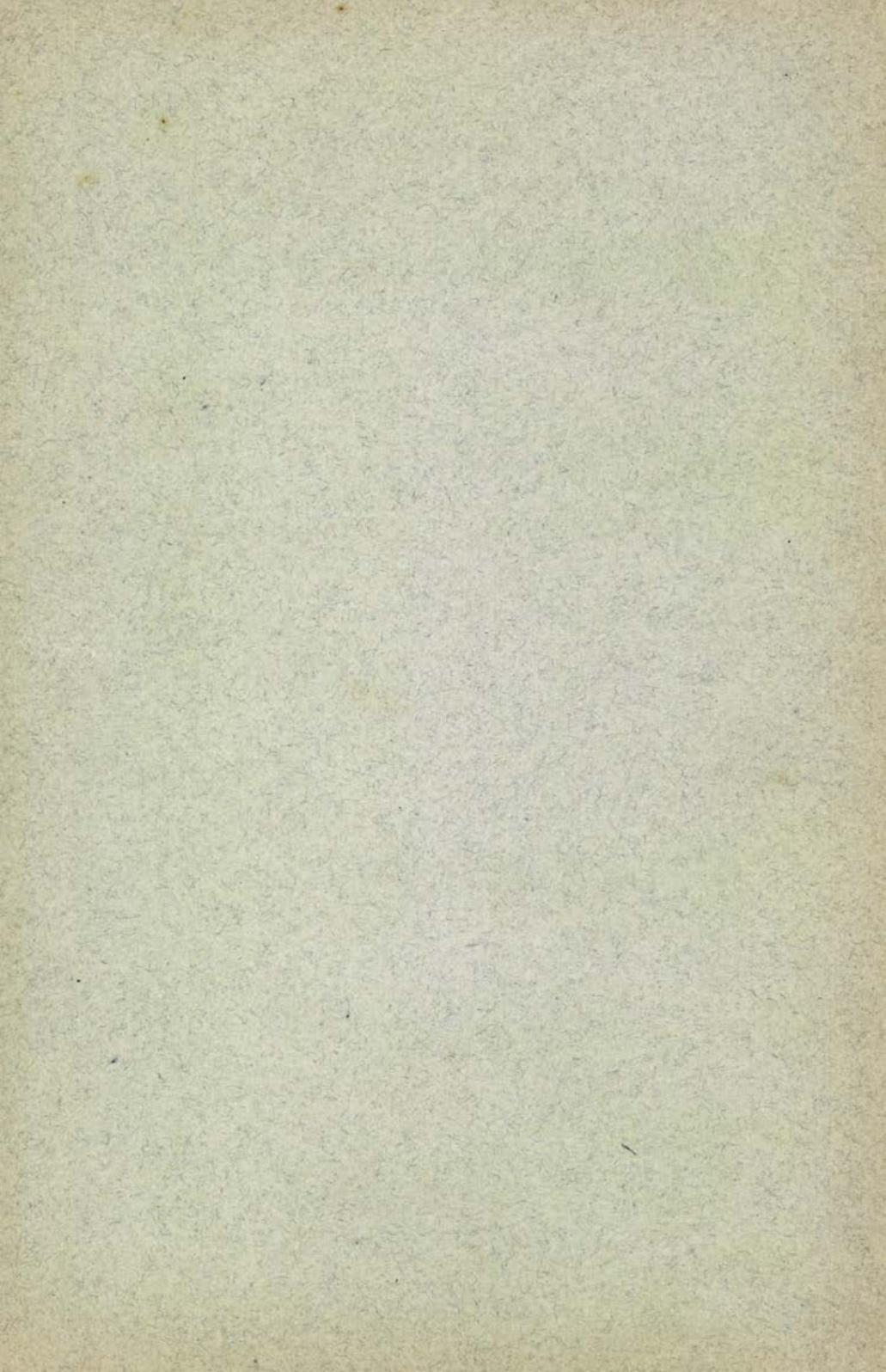
De Sibaud à la Balsille

1689



1690

Publié par la Société d'Histoire Vaudoise
TORRE PELLICE



∞

17 FÉVRIER 1932

∞

LA GLORIEUSE RENTRÉE

De Sibaud à la Balsille

(1689-1690)



Publié par la **Société d'Histoire Vaudoise**
pour les Familles Vaudoises, à l'occasion du **17 Février 1932.**

L'ATTAQUE DU VILLAR.



LE 11 septembre 1689, les héros de la Rentrée, au terme de leur marche à travers la Savoie, avaient juré, sur la prairie de Sibaud, de demeurer unis.

Hélas ! les circonstances allaient bientôt les forcer à se diviser.

Ils avaient atteint leurs Vallées ; il leur restait à les conquérir.

Pris par surprise, le duc Victor Amédée leur avait opposé, au Col du Pis et au Col Julien, des troupes qui n'avaient offert qu'une faible résistance et s'étaient retirées jusqu'au Villar.

Le lendemain du Serment, après la prière prononcée dans les prés de Bobi, les Vaudois partirent pour les attaquer.

A la Piantà, ils se partagèrent en deux bandes. Le gros suivit le grand chemin, tandis qu'un détachement traversait le haut des vignes pour prendre l'ennemi entre deux feux. En même temps on amenait à la Combe les blessés et les équipages.

Dix compagnies de soldats se pressaient dans le couvent — le presbytère catholique actuel — placé sur une éminence dominant tout le bourg. Pour en approcher à l'abri d'embuscades possibles, les Vaudois donnèrent le feu à plusieurs maisons, puis avancèrent le long des rues en s'abritant derrière des cuves qu'ils roulaient devant eux. Parvenus ainsi aux maisons voisines du couvent, ils y pratiquèrent des meurtrières par lesquelles ils purent atteindre ceux qui tiraient des fenêtres du clocher. Mais trois d'entre eux furent tués dans cette action, parmi lesquels un Suisse, du nom de Turin, qui les avait suivis et qui fut d'autant plus regretté qu'il avait une certaine expérience de la guerre. On se battait depuis quatre heures, et d'autres pertes étaient à craindre, vu la position avantageuse de l'ennemi.

Des prisonniers ayant avoué que les soldats n'avaient pas de vivres, on décida de les prendre par la faim, d'autant plus qu'ils purent même s'emparer d'un convoi de 14 mulets, chargés de pain et de vin, qu'on amenait de la Tour au couvent.

A cette vue, la garnison fit une vigoureuse sortie ; mais elle

fut repoussée avec la perte de son commandant et la blessure de trois officiers.

Le lendemain, les soldats réussirent à s'évader et à se retirer dans les bois au delà du Pélis. Comme on les poursuivait, survint le marquis de Parelle avec du secours. Les Vaudois s'opposèrent à son passage au pont du Rospard ; mais ils durent céder, Parelle ayant eu la précaution d'envoyer quelques compagnies en amont pour prendre au dos les défenseurs.

Ainsi, non seulement les Vaudois durent évacuer le Villar, mais ils se trouvèrent partagés. La plupart, qui revenaient de la poursuite de la garnison, voyant le bourg occupé, se retirèrent vers Bobi. Les autres, ne pouvant les rejoindre, gravirent à la débandade la *costière* du Villar sur les deux versants de la sauvage Combe du Rospard. Ils se retrouvèrent au nombre de quatre-vingts, à l'alp du Gart, d'où ils passèrent à l'Infernet. Arnaud et six autres s'ajoutèrent à eux après avoir longuement erré. Par contre, le pasteur Moutoux, qui ne connaissait pas les lieux, s'écarta du côté de la Giana où les paysans de Crussol l'arrêtèrent. Conduit dans les prisons de Turin, il n'en sortit qu'à la paix.

Le récit de leurs actions se complique désormais par le fait qu'ils agirent séparément pendant près de deux mois, jusqu'à ce que les circonstances les forcèrent à se réunir.

LA GUERRE À ANGROGNE

ET AU VAL SAINT-MARTIN.

Nous possédons des détails sur les deux bandes, grâce au fait que le chroniqueur Huc se trouva être avec ceux qui défendirent Angrogne et le Val Saint-Martin, tandis que les mémoires de Reynaudin, Robert et Mondon racontent les combats de ceux qui restèrent au Val Luserne. Ce dernier corps envoya à deux reprises des détachements pour renforcer l'autre, tellement qu'il finit par être réduit à une centaine d'hommes, surtout après la désertion de la plupart des Français.

Arnaud se rendit plus d'une fois d'une vallée à l'autre. Il avait d'abord passé à Angrogne avec les quatre-vingts. Ceux-ci étaient trop peu nombreux pour rien entreprendre contre quatre cents hommes, que le marquis de Parelle avait placés sur le Cervin. Ils durent même souffrir la faim, jusqu'à ce que les détachements, venus de Bobi, leur apportèrent, en même temps que du renfort, des munitions et quelques vivres, pris sur l'ennemi à

Ciaudet. Vingt-quatre pains leur furent fournis en cachette par une femme vaudoise de l'Arvura, mariée à un Savoyard.

Dans un combat qui dura sept heures, ils cherchèrent à dénicher ceux qui occupaient le Cervin, mais sans y réussir à cause de leur forte position, et du brouillard qui gênait le tir. Ces brouillards, qui couvrirent le Piémont pendant une partie de l'automne, étaient cependant généralement favorables aux Vaudois, qui connaissaient les lieux. C'est ainsi qu'ils purent, sans être vus, passer à Ciarvet et à la Gavio et descendre au Val S. Martin. Ils s'arrêtèrent à Turinet, où ils durent se nourrir de choux crus, n'ayant pas osé allumer du feu pour ne pas être découverts par l'ennemi, qui s'était porté au Coulet de Souiran.

Parelle écrivait au duc que, de là, il commandait Angrogne et le Val Saint-Martin.

Les Vaudois passèrent au Barri de l'Ours, où le mulet, qu'ils avaient pris à l'ennemi, tomba dans un précipice. Arrivés au Palaisas, ils apprirent que le Perrier était défendu par 150 hommes, qui, après avoir rompu le Pont de la Vieille, s'étaient barricadés dans le couvent. Ils montèrent alors au Crouset, où ils purent enfin cuire une soupe de légumes, mais sans sel ni autre assaisonnement. Le lendemain, dimanche, ils se rendirent à Pral, où ils moissonnèrent quelques blés restés dans les champs, firent cuire du pain et goûtèrent quelque repos. Arnaud y distribua la Sainte-Cène de septembre et partit ensuite, avec deux compagnons, pour en faire autant à Bobi.

Le 20, une partie se porta à Rodoret où ils établirent leur camp au Champ d'Armand, au-dessus de Serveil.

La garnison du Perrier ayant abandonné son poste, les Vaudois se trouvèrent maîtres de la vallée et allèrent même forcer le corps de garde, qui avait été laissé au pont des Macels, près du Pomaré.

Pendant ce temps, le bruit s'était répandu que le capitaine Bourgeois, avec mille hommes, traversait la Savoie pour se joindre à Arnaud. Huit mille Français allèrent occuper Salbertrand, tandis que le duc envoya au Val Luserne un gros de cavalerie et d'infanterie, qui alla camper à Bobi. Il garnit aussi de troupes tous les cols reliant le Piémont et la Savoie. L'expédition de Bourgeois ayant fini misérablement, les Français se retirèrent pour aller secourir Casal.

Les Vaudois, reprenant leurs escarmouches, dispersèrent le corps de garde de Girbaud, sur les confins du Pomaré et de l'Envers Pinache, et vendangèrent librement les vignes de Ville-sèche, tout en permettant aux Pragelains de faire la récolte dans celles qui leur appartenaient, moyennant une contribution de cent écus.

Mais, le 27 septembre, le marquis de Parelle, après avoir passé de nuit le Col de Buffo, descendit à Villesèche, qu'il incendia ; puis il alla mettre des corps de garde à Riclaret et à Las Arà pour brûler les blés des environs. Toutefois, grâce à la vigilance de leur camp volant et aux convois qu'il put saisir, les Vaudois se préparèrent une bonne réserve de blé, de vin, de pommes, de noix et de châtaignes, qui leur permettait de voir s'approcher l'hiver sans trop de préoccupations.

Il est étrange que le commandant Turel ait choisi précisément ce moment pour tout abandonner. Le 25 septembre il feignit d'aller avec un détachement à Pragela pour assurer la fourniture des vivres ; mais il déserta avec son sergent, qui était son frère, un caporal, un cousin et deux soldats de sa compagnie, tous français. Arrêtés le lendemain à Embrun et conduits à Grenoble, avec d'autres membres de l'expédition qui avaient été pris, ils furent condamnés, le 23 novembre, vingt-cinq aux galères et treize à mort. Turel fut roué vif entre douze échafauds où pendaient ses compagnons. La raison principale de sa désertion semble être que, élu commandant suprême pour la traversée de la Savoie, son autorité n'était plus reconnue quand on fut arrivé aux Vallées.

Mais revenons aux Vaudois.

Du Champ d'Armand, où ils avaient concentré toutes leurs provisions, ainsi que les blessés et les otages, ils pouvaient surveiller les mouvements des ennemis.

Ils avaient eu à faire jusque là aux troupes de Savoie. Mais le 8 novembre, à Pignerol, furent prises les dispositions d'une attaque générale contre les positions des Vaudois. Le marquis de Parelle, avec les troupes piémontaises, continuerait à occuper les vallées de Luserne et d'Angrogne, cédant celle de Saint-Martin aux Français, commandés par l'Ombraïlle, qui y pénétra le 11.

Ceux qui gardaient le Queyras devaient surveiller tous les cols entre celui de la Croix et celui d'Abriès, passer celui-ci et se rendre au Julien. Les autres régiments envahirent la vallée, par le bas et par le Col de la Tana, au nombre de 3500 fantassins et 1500 dragons. L'Ombraïlle avait projeté d'envelopper le camp de Rodoret et de prendre tous les Vaudois en bloc ; mais l'impatience du colonel, qui commandait l'avant-garde, et qui voulut remporter seul l'honneur de la victoire, donna aux Vaudois le temps de se disperser, mais en abandonnant leur magasin. On y trouva des vivres pour plus de trois mois : les Français les livrèrent aux flammes, n'osant pas s'en servir, de crainte qu'ils fussent empoisonnés.

Cette attaque subite provoqua le désaccord parmi les Vaudois. Quelques-uns, voulant passer au Val Luserne, franchirent le

Col d'Abriès ; mais les troupes françaises les arrêrèrent au Col Bouchier. Les autres étaient d'avis de se retirer, les uns à Bobi, d'autres à Angrogne. Ils allaient se diviser et courir à leur perte, quand les frères Tron Poulat, natifs de la Balsille, proposèrent qu'on allât se fortifier aux Quatre Dents, qui dominent ce hameau. On se rappela alors que, dans ses Instructions, Janavel les avait fixées comme lieu de retraite pour le Val Saint-Martin, en ajoutant : *Ne quittez jamais la Balciglia qu'à la dernière extrémité.*

LA GUERRE AU VAL LUSERNE.

Les compagnies vaudoises, qui, après la déroute du Villar, s'étaient retirées vers Bobi, avaient traversé des vicissitudes encore plus dangereuses que leurs frères du Val Saint-Martin. Trop faibles pour tenir le bas de la vallée, ils avaient porté leur camp et leurs blessés au Serre de Cruel, hameau placé comme un nid d'aigle au haut d'une formidable paroi de rochers, qui domine Bobi. Comme ils manquaient de vivres, cinquante d'entre eux franchirent le Col de la Croix et descendirent à l'Echalp, d'où ils revinrent avec plus de sept cents brebis et quelques génisses. Ils en rendirent une partie, en échange de quelque argent, de médicaments et de sel.

Arnaud les ayant rejoints depuis Angrogne, il leur distribua la Sainte-Cène, à laquelle participèrent deux Bubiarels apostats, après avoir confessé leur faute, ainsi que quelques personnes venues du Queyras.

Comme la cavalerie ducale parcourait la vallée, les Vaudois organisèrent un camp volant de quarante-quatre hommes, qui, se portant rapidement d'un lieu à l'autre, à mi-côte, tiraient à l'improviste sur l'ennemi, lui causant toujours quelques pertes. Ils démolirent le couvent du Villar, pour empêcher que la troupe vint encore s'y nicher. Ils parcoururent le vallon de Rora jusqu'aux Vignes de Luserne, exterminant la population savoyarde, qui avait usurpé leurs biens, et ramenant de cette expédition vingt-huit vaches et vingt brebis ou chèvres.

Comme les ennemis, grâce à leur nombre, lançaient de fréquents détachements de tous côtés, les Vaudois abandonnèrent leur avant-poste du Serre de Cruel, et transportèrent leur centre d'opérations à la Grande Aiguille de Giaussarand. Cette position inexpugnable, que Parelle n'avait pu enlever aux capitaines Mondon et Pellenc, en 1686, est formée par une paroi de roche, presque à pic, dont les nombreuses anfractuosités offrent un asile d'autant plus sûr qu'il est difficile à atteindre. Les otages

et les blessés furent envoyés à Pral à travers les neiges du Col Julien.

Des avant-postes fortifiés furent occupés au pied de l'Aiguille : aux Pausettes et au Chiot Ferrand.

Les Piémontais, qui s'étaient retranchés à Bobi, envoyaient tous les soirs soixante hommes à Sibaud, où leur corps de garde était entouré d'un fossé profond. Le capitaine Mondon, à la tête des soixante hommes qui restaient dans la vallée, médita de le surprendre. Il tua la sentinelle, sauta le fossé et pénétra avec les siens dans une chambre, où trente-quatre de ces malheureux furent tués à moitié endormis, tandis que les autres, avec leur capitaine blessé, réussirent à se jeter en bas des rochers, où l'un d'eux resta pendu à un arbre. Cette surprise effraya si fort la garnison de Bobi qu'elle insista pour être renforcée avec de la cavalerie. Leur commandant, Parelle, écrit que *la plupart des détachements étaient tellement saisis de terreur panique, que tout leur donnait l'alarme incessamment, sans cause, et leur faisait changer le mot de Qui vive ? en celui de Miséricorde.*

Peu de jours plus tard, ils rasèrent les maisons de Bobi et se retirèrent. Mais ce ne fut que pour revenir en force, à la suite de l'entente du 8 novembre avec les Français.

Parelle plaça au Coulet de Souiran un détachement, qui demeurerait en communication avec les Français postés à Las Arà. Pramol demeurerait ainsi si bien entouré que le capitaine Buffa, qui y avait poussé une pointe avec sa compagnie, ne put rentrer au Val Saint-Martin qu'en faisant un grand détour sur les collines de la Pérouse et du Méan.

L'Aiguille devait être attaquée par trois détachements : l'un depuis le Chiot Ferrand ; un autre par les hauteurs de Sandron et la Cassa de l'Ervou ; le troisième, partant de Mirabouc, irait occuper le Col Julien, où ils se joindraient aux Français.

Dès que Mondon comprit qu'il allait être enveloppé, il envoya demander du secours à Arnaud, à Rodoret ; mais celui-ci, aussi menacé dans son camp, faisait à son tour conduire vers l'Aiguille leur troupeau de brebis. Voyant le danger, le berger voulut les ramener en arrière ; mais une brebis s'écarta pour chercher son agneau, qui était resté en chemin, et les huit cents la suivirent. Non seulement elles tombèrent toutes au pouvoir de l'ennemi ; mais le poste de garde du Julien et les soixante défenseurs de l'Aiguille, effrayés de ce qui se préparait, abandonnèrent leurs positions, bien que Mondon leur rappelât sa résistance victorieuse de 1686. Resté seul avec deux soldats, ce capitaine se tint caché dans un creux de rocher, d'où il assista impuissant à l'invasion de l'ennemi. Le pain fut jeté en bas des rochers, la provision de châtaignes brûlée avec les baraques.

Parmi le butin, on trouva une robe de pasteur, la nappe de la communion, en toile de Hollande très fine, et un grand nombre de sabres et d'autres armes. En fouillant les environs, on découvrit des cavernes fermées contenant une quantité de farine, des fromages, etc.

Ils délivrèrent un otage, que les Vaudois gardaient depuis la traversée de la Savoie. Il était sans souliers, et il attesta qu'il en était de même de la plupart des Vaudois.

Un officier emporta aussi une relation de la Rentrée, que Parelle attribua à Arnaud. Elle était due à Paul Reynaudin, qui avait interrompu ses études théologiques à Bâle pour prendre part à l'expédition. Ce manuscrit, passé de main en main, fut envoyé de Turin au pasteur genevois Vincent Minutoli, qui recueillait les données à l'aide desquelles il rédigea l'*Histoire du retour des Vaudois en leur patrie*. Il lut le récit de Reynaudin au vénérable exilé, Josué Janavel, qui, peu avant de succomber à l'hydropisie qui le minait, eut ainsi la joie d'apprendre les exploits de ces héros. Ce récit, retrouvé à Genève, a été publié il y a quelques années.

Mondon et ses deux compagnons, ne pouvant franchir le Col Julien, qui était gardé, persuadés, d'ailleurs, que tout était perdu, décidèrent de passer en Suisse pour aller s'enrôler dans les troupes hollandaises. Partis de nuit, l'aube les surprit aux Chabriols. Ils s'abritèrent dans une grange ; mais leurs traces furent remarquées sur la neige par des soldats, qui, plongeant leurs épées dans le foin où ils s'étaient enfouis, les forcèrent à sortir. Conduits dans les prisons de Turin, ils y trouvèrent le capitaine Pellenc et vingt autres des leurs.

Les soixante, qui avaient évacué l'Aiguille, protégés par un épais brouillard, échappèrent au détachement qui marchait vers le Julien, en se portant à travers les affreux précipices des Aparé de Subiase. Dans la confusion, une partie se dirigea vers Angrogne ; les autres, pendant la nuit, en dépit des corps de garde de Subiase et de Barmadaut, purent contourner la forte position de Pousti, qu'ils trouvèrent dégarnie, descendre par la Sarsenà au Pont des Payants et se retirer sur les rochers du Fregon, dans la Combe des Charbonniers.

Il serait trop long de redire leurs allées et venues et les divers combats qu'ils soutinrent, à Malbec, à l'Eisart, au pied du Senghiet, à Barriound, à Malpertus, à Garin, à la Biava. Après tant de dangers, de souffrances et de privations, ils rencontrèrent une troupe de leurs frères, qui étaient venus les chercher pour les conduire à la Balsille.

LA BALSILLE.

C'était le même jour, le 13 novembre, qu'avaient dû être abandonnés l'Aiguille et le Champ d'Armand. Cette coïncidence donna aux ennemis la persuasion que la lutte touchait à sa fin, d'autant plus que la neige précoce ne tarderait pas à forcer les Vaudois à quitter les hauteurs et à se rendre.

Parelle faisait fouiller tous les recoins du Val Luserne pour trouver les cachettes des vivres et les derniers rescapés. Mais il écrivait de la Tour, le 1^{er} décembre, que ses soldats allaient chez eux, sous prétexte de se fournir de vêtements, tellement que plus de 300 manquaient à l'appel; *la plupart ne retourneraient plus craignant pour leur vie.*

Avant d'abandonner Rodoret, les Vaudois y avaient élevé de nouveaux retranchements, pour faire croire à une résistance acharnée de leur part; mais, deux heures avant le jour, ils en étaient sortis pour traverser les hauteurs sauvages du vallon de Salse. La nuit était si sombre que les guides durent s'affubler de tout ce qu'on trouva de blanc pour qu'on ne les perdît pas de vue. Deux blessés purent suivre à cheval, malgré la difficulté des lieux; mais les otages, qu'on avait encore, en profitèrent pour se sauver.

Ils traversèrent de même, par Cubito et la Vio de la Vergio, la montagne abrupte, qui sépare Salse du vallon de Gunivert, et atteignirent la Balsille.

Ce hameau, le plus reculé et jadis le plus peuplé de Macel, s'étend sur les deux rives de la Germanasque du Pis, au pied d'un éperon de roche où finit la crête sauvage, qui descend du Pelvou, dont elle se détache au passage étroit du Bric de l'Autin. Des deux versants de cette crête, très escarpés, le septentrional est revêtu de mélèzes, l'autre rocheux et dénudé. Dans sa descente rapide, ce coteau se relève à quatre reprises, en présentant de hardies aiguilles rocheuses entourées d'arbres. Ce sont les Quatre Dents. Au pied de la plus basse s'étale un petit plateau, dominant une paroi de roche. Il s'y trouvait une cabane, pompeusement appelée le *Châtel*, sans doute à cause de sa position. Au devant, à moitié surplombant sur le vide, un ormeau vigoureux étendait ses branches (1).

Tel est l'emplacement que nos héros décidèrent de fortifier pour y braver, à la fois, les rigueurs de la saison et les assauts

(1) Son tronc vivace, qui a longtemps porté les traces des balles, a été abattu par un ouragan en 1919. Un gros billot en est conservé au Musée Vaudois.

des troupes françaises. Ils creusèrent, dans le maigre gazon, plus de quatre-vingts cabanes recouvertes de planches et de mottes, avec des rigoles pour l'écoulement des eaux. Ils y prati-



La Balsille et les Quatre Dents.

quèrent aussi dix-sept coupures ou retranchements, qui s'élevaient vers les Dents, reliés par des chemins couverts, en sorte que, si le plus bas était forcé, la défense se portait sur le deuxième, et ainsi de suite.

Avant l'exil, les frères Poulat avaient enfoui la meule du moulin dans le gravier de la rivière. On l'en tira et la remit en état de moudre. Des corps de garde furent placés au pont et au Gros Passet pour protéger les abords de la Balsille.

Quoique entrepris activement, tous ces travaux n'étaient pas achevés quand les troupes françaises, commandées par M.r de l'Ombraïlle, vinrent les attaquer. Malgré la neige et le froid, plusieurs détachements entreprirent de les bloquer, en se plaçant dans les bois, et essayèrent de brûler la Balsille *d'lai* et de rompre le pont. Mais, après deux jours de combats, le soir du 17 novembre ils se retirèrent, non sans avoir eu une soixantaine de morts ou blessés, et plusieurs avec les pieds gelés.

Criant aux assiégés : *Nous nous reverrons à Pâques*, ils partirent, en détruisant tout sur leur passage. Ils laissèrent cependant des corps de garde palissadés à Maneille et au Perrier.

A la suite de leurs pertes en morts, prisonniers ou déserteurs, les Vaudois restaient au nombre de quatre cents. Les capitaines français, que ne retenait pas l'amour du sol natal, les avaient tous quittés. Des Vaudois, Pellenc, Bellion et Mondon étaient prisonniers, Martinat était mort en combattant, Gardiol et Bertin ne tardèrent pas à avoir le même sort, au Col du Clapier et à Bourset. Turel et Mondon, qui avaient eu le commandement dans les deux vallées, n'étant plus là, Arnaud concentra peu à peu sur soi toute l'autorité. On lui adjoignit cependant Pierre Odin, avec le grade de major. Arnaud faisait la prière soir et matin, avec lecture de la Bible et chant des Psaumes, et prêchait le jeudi et deux fois le dimanche.

C'est dans ces conditions qu'ils passèrent l'hiver de 1689-90.

Après le départ des assiégeants, le principal souci des Vaudois, bloqués par la neige, fut de se procurer des vivres. Ils firent pour cela des expéditions jusqu'à Pramol et Saint-Germain, à Bourset, à Pragela, qui leur fournissait le pain, et en Queyras, d'où ils tiraient le sel et la graisse. Les catholisés par force de ces deux vallées les favorisèrent constamment.

Au moment où ils avaient dû abandonner leur camp de Roderet, ils se préparaient à moissonner les blés de ce vallon et de celui de Pral. La neige survenue les cacha aux yeux de l'ennemi ; le vent tiède les découvrit en plein hiver, ce qui permit aux Vaudois d'en récolter en janvier, en février et jusqu'en mai.

Pendant ce temps, Victor Amédée, fatigué des humiliations répétées que lui infligeait l'orgueil de Louis XIV, qui le tenait sous sa dépendance, prêtait l'oreille aux offres d'alliance, que lui faisaient les ennemis de la France. Ne pouvant les accepter ouvertement, tant que le roi tenait en Piémont ses meilleurs régiments, il fit du moins dire à ses officiers, qui étaient au

Val Luserne, de se tenir sur la défensive vis-à-vis des Vaudois. Le marquis de Parelle avait même cherché, dès la fin de septembre, à établir quelque correspondance avec eux par le moyen des prisonniers qu'il avait à Turin. Mais les Vaudois avaient été trompés trop de fois pour oser s'y fier.

En avril 1690, des détachements français recommencèrent à parcourir la vallée. Mais la neige, qui tomba abondamment à la fin du mois, retarda les opérations jusqu'au 30. Les Vaudois virent alors des troupes monter le long de la vallée pendant que d'autres descendaient des cols du Clapier et du Pis, malgré la neige et le froid. Sept cents paysans avaient été réquisitionnés en Queyras et en Val Cluson pour ouvrir les chemins et porter les provisions. Les soldats étaient au nombre de quatre mille cinq cents, en six régiments.

Les postes furent placés de manière à envelopper entièrement les Vaudois. Ceux-ci avaient préparé de nombreux tas de grosses pierres à lancer ou à rouler contre les assaillants.

L'attaque de front fut repoussée avec de fortes pertes. L'assaut fut donné le 2 mai. Mais l'esplanade du Château était accessible du côté de Gunivert, où se trouvait la plus abondante des trois fontaines, dont les assiégés se servaient. Ils avaient fermé cet accès au moyen d'une palissade renforcée par plusieurs petits murs, et avaient placé deux compagnies, en tout cinquante hommes. C'est de ce côté que fut donné l'assaut principal, par les grenadiers de trois régiments, au nombre de 450, choisis par le général Catinat lui-même (1).

Les baïonnettes au bout du fusil, ils arrivèrent jusqu'à la palissade, favorisés par un épais brouillard et par la neige qui tombait, tellement que la sentinelle eut à peine le temps de crier : Aux armes ! Les défenseurs, sortant aussitôt des baraques, firent sur eux une décharge à bout portant, suivie d'une grêle de pierres, à laquelle il ne leur fut pas possible de résister. Une vigoureuse sortie, l'épée à la main, finit de mettre l'ennemi en pleine déroute. Le brouillard ne leur permettait pas de reconnaître l'étroit passage par où ils avaient pénétré ; aussi plusieurs tombèrent-ils du haut des rochers dans l'eau glacée de Gunivert. Les Français y eurent 200 morts, outre 10 officiers. Le lieutenant-colonel Parat, blessé à la cuisse, fut emporté par les vainqueurs. Avant l'action, il avait dit à ses soldats : *Mes enfants, il faut aller camper ce soir dans les baraques.* Il y alla, mais comme prisonnier. Les Vaudois ramassèrent sur le terrain

(1) Catinat avait établi son quartier général aux Clos d'en haut, dans la maison Malanot, le presbytère actuel.

80 mousquets, plusieurs fusils et autres armes et de nombreuses amulettes (1) qui auraient dû garantir la vie de ceux qui les portaient. Ils n'avaient à enregistrer aucun mort, et un seul blessé. Les autres compagnies n'avaient pas pu venir à leur secours, chacune ayant un poste ennemi vis-à-vis de soi.

D'autres soldats s'étaient hissés sans bruit en un point qui donnait au cœur de la place. Comme l'accès en était très difficile, il n'était pas gardé et n'était défendu que par un retranchement en pierres sèches. Ils allaient le franchir, quand une femme, revenant de la fontaine, les aperçut et renversa sur eux la muraille branlante, en dépit des mousquetades qu'on tira sur elle. C'était une Savoyarde, à laquelle on avait épargné la vie, et qui prenait soin des blessés.

L'attaque de la plus haute Dent, par le Bric de l'Autin, n'ayant pas mieux réussi, les Français décampèrent ce jour-là même et se retirèrent au centre de Macel, vivement poursuivis. Le surlendemain ils descendirent vers la Pérouse. Un corps de quatre cents Piémontais, placé au Pelvou, devait s'emparer des défenseurs s'ils avaient voulu s'enfuir par le haut. Ils descendirent se poster au Champ-la-Salse.

Bien loin de pouvoir pendre tous les Vaudois, au bout de six heures, comme on s'en était vanté, le général Catinat, qui avait assisté à la déconfiture de ses meilleures troupes devant une poignée de montagnards, se retira à Pignerol, d'où il partit, disait-il, pour prendre le commandement de l'armée française en Lombardie, mais, en réalité, pour préparer un coup de main sur Turin et sur la personne de Victor Amédée.

Le marquis de Feuquières resta chargé du siège de la Balsille. Il s'y prépara avec une activité fébrile et le 10 mai, veille de Pentecôte, il vint camper au Gros Passet, tandis que les troupes arrivaient de trois côtés, comme auparavant. Quatre autres camps furent placés près de la Balsille, au Clo' da' mian, à l'Ortiaré et au Serre de Gunivert, vis-à-vis du château.

Chaque jour, Feuquières arborait le drapeau blanc, sommant les Vaudois de se rendre. Le drapeau était à peine retiré, que la mousqueterie éclatait de part et d'autre.

Ils resserrèrent de jour en jour leurs lignes de circonvallation, jusqu'à ce que, le 13 mai, Feuquières fit dire aux assiégés qu'il ne quitterait pas la place tant qu'un seul d'entre eux y serait. La réponse que lui fit Arnaud se terminait par ces mots : *Etant dans les héritages de nos pères, nous espérons, à l'aide du Dieu des Armées, d'y vivre et d'y mourir, quand nous ne resterions*

(1) Le Musée Vaudois possède une médaille de la Madone de Lorette, trouvée à la Balsille.

*que dix. Si votre canon tire, nos rochers n'en seront pas épou-
vantés et nous les entendrons tirer.*

C'est qu'en effet, voyant le peu de résultat de son blocus, le général avait fait apporter des canons, le long du torrent, à l'aide de câbles; travail dont on voit encore des traces sur la roche, sous le Fau la Vèssa. On avait préparé, sur le versant droit du vallon de Gunivert, une plateforme, où il plaça en batterie deux pièces du calibre de huit. Une de quatre était au-dessus de la Balsille, et deux fauconneaux devaient battre le fortin de l'Autin.

Il arbora ensuite le drapeau rouge, pour faire savoir que, si l'on ne se rendait pas avant que le canon eût tiré, on n'aurait point de quartier.

Les Vaudois n'ayant pas répondu, deux canons commencèrent à abattre la demi-lune en pierres sèches qui protégeait le Château. Le Fortin, au pied du Pelvou, fut assailli avec tant de vigueur que, vers le soir, les défenseurs durent l'évacuer et se replier sur les Dents inférieures.

Le lendemain, 14 mai, dès le matin, la canonnade devint générale, si bien qu'on compta 114 volées avant midi (1). Les retranchements des Vaudois en furent entièrement démantelés.

Feuquières donna alors le signal de l'assaut général qui eut lieu sur trois points principaux, depuis le Clo' da' mian, au Château même et depuis le torrent de Gunivert. Comme tout ce monde tirait à la fois, la fusillade était si serrée que les défenseurs, tout en se battant derrière leurs retranchements démolis, durent se retirer de l'un à l'autre vers la Dent principale, appelée le Pain de Sucre, où s'étaient aussi concentrés ceux du Fortin.

Entassés dans l'étroit et rapide Chenal la Brune, où étaient quelques baraques, ils auraient été écrasés par le nombre si le brouillard ne les avait couverts, pendant que les soldats furetaient aux environs du Château pour les dénicher.

La nuit survenant, on avisa au moyen de s'évader. Mais les corps de garde, avec leurs feux allumés, étaient si près l'un de l'autre, qu'il paraissait impossible de se faufiler entre deux. Cependant le capitaine Poulat offrit de les guider à travers une *lausière*, ou paroi de roche en forte pente, où il lui était arrivé dans sa jeunesse de passer en chassant le chamois. On s'y glissa nu-pieds, assis ou à genoux, tâtant le terrain avec une main, tandis que l'autre portait le fusil. L'approche de la ronde d'un corps de garde les força à faire un détour dangereux, dans le-

(1) Le Musée Vaudois possède plusieurs boulets provenant de la Balsille.

quel un d'entre eux, perdant pied, lâcha un chaudron, qui roula de roche en roche jusqu'au bas. Une sentinelle cria *Qui va là ?* pendant que les fuyards suspendaient la marche, et retenaient le souffle. Puis le silence se rétablit et la traversée reprit le long d'une trace, où l'on n'aurait osé passer en plein jour, à cause du vertige.

Une fois hors de ce passage périlleux, ils descendirent au torrent, gravirent le versant opposé en laissant à droite l'alpage de Gunivert et atteignirent le Col du Grand Cassas, à deux heures de jour.

Pendant ce temps, le signal de l'assaut suprême étant donné, les soldats avaient pénétré dans le Chenal, brûlant d'impatience d'égorger ceux qui leur avaient coûté tant de travaux et de pertes. Le trouvant vide, il y en eut qui disaient qu'Arnaud, grand magicien, les avait enlevés à travers les nuages, lorsque la garde du Bric de l'Autin les signala de l'autre côté du vallon.

Feuquières lâcha à leur poursuite le régiment, qui les avait laissés passer entre ses corps de garde.

Quant au siège de la Balsille, ce général, dans ses mémoires, après avoir décrit le poste et exposé les dispositions qu'il avait prises, conclut ainsi : *de sorte qu'en moins de deux heures le rocher des Quatre Dents fut forcé dans tout son circuit, et tous les Barbets tués, à la réserve de 120, qui trouvèrent le moyen de s'échapper par le côté de l'attaque, que j'avais donnée à M.r de Clerambault.*

Il est exact que tous ceux qu'on y trouva furent tués, mais ce fut d'autant plus lâche qu'il ne s'agissait que de quatre blessés et d'un aveugle, le frère du capitaine Poulat.

Quant à ceux qui échappèrent, ils étaient au nombre de 321, la perte des Vaudois, dans les deux sièges, ayant été d'une dizaine de personnes. Il nous reste à suivre leurs traces.

Un détachement de quarante autres, parti pour Pragela avant le blocus, n'avait pas pu rentrer à la Balsille, et ne les rejoignit que plus tard.

DE LA BALSILLE AU CHIOT D'ANGROGNE.

Du Grand Cassas les fuyards descendirent aux Pausettes de Salse, où ils voulurent faire la soupe, ayant combattu tout le jour précédent sans pouvoir prendre aucun repas. Mais, voyant quelqu'un sur le col, qui scrutait le vallon, et comprenant qu'ils étaient découverts, ils passèrent en hâte le torrent pour suivre, probablement, le ruisseau d'irrigation des Fontaines, qui les amena au Col de Serveil. A Rodoret ils ramassèrent un peu

d'herbe pour refaire la soupe. Mais ils durent bientôt repartir, quand ils virent les poursuivants descendre à la course du Col de Serveil. Leur besoin de nourriture était tel que, tout en courant, ils puisaient dans les marmites pour en retirer de l'herbe à moitié cuite et sans assaisonnement. Ils s'arrêtèrent deux heures sur Galmont et décidèrent d'envoyer les blessés et les malades dans la grotte du Vallon. Les valides descendirent se cacher dans les bois de Sellenri, en aval de la ville de Pral. Le brouillard qui survint leur permit de monter à la Maière, où ils passèrent la nuit et où ils purent finalement prendre quelque maigre nourriture. Au matin, après avoir soigneusement éteint les feux pour que la fumée ne les trahît pas, ils montèrent aux granges du Praïet, où Arnaud fit la prière. Puis, ayant constaté que les soldats passaient de Rodoret à Pral, ils reprirent la montée ; mais, comme le brouillard était intermittent, quand il se dissipait, ils se couchaient par terre pour ne pas être vus. A la Bèrcio Celar, ils purent enfin se mettre à l'abri de cette crainte.

Continuant leur marche sans relâche, Arnaud et ses compagnons traversèrent les flancs abrupts de Rocheblanche, puis, par la Collette de Giouvent, ils descendirent à Fayé par une région pleine de précipices, où l'obscurité les surprit. Ils durent presque toujours se tenir aux buissons pour ne pas glisser dans les abîmes. Le lendemain, 17 mai, en montant au-dessus du Linsart pour passer à Turinet, ils aperçurent l'ennemi aux Poëts, de l'autre côté du vallon. Ils se dirigèrent alors vers Angrogne ; mais, en traversant la Sea de Las Arâ, voyant qu'il y avait du bétail à Pramol, ils descendirent à la Ruà et forcèrent dans ses retranchements la petite garnison qui y était. C'était des Piémontais. Les quatre officiers, qu'ils firent prisonniers, leur apprirent que Catinat avait intimé au duc de Savoie de se résoudre dans trois jours pour l'alliance avec la France ou pour ses ennemis.

Avec cette perspective encourageante, ils allèrent passer la nuit à Peumian, pendant que les Français arrivaient à la Ruà. Le lendemain, comme Arnaud et les siens atteignaient la Sea d'Angrogne, ils apprirent que Victor Amédée s'était décidé contre la France et qu'il offrait la paix aux Vaudois. Ne sachant s'ils devaient le croire, ils descendirent au Pradutour, d'où ils montèrent au hameau du Chiot, placé sur un éperon abrupt qui descend du Journalet. C'est là qu'ils reçurent la communication officielle de l'accord avec le duc. Mais ils n'en furent pleinement persuadés qu'après qu'on leur eut fait trouver des rations de pain dans une maison, à Angrogne.

Le colonel Clérambault, qui les poursuivait, après avoir eu

quelques rencontres avec eux à Angrogne, arriva à Luserne, ignorant la rupture entre France et Savoie, et y fut arrêté avec la plupart des siens. Soixante autres, poursuivis par les Vaudois, se présentèrent à la Tour pour avoir des vivres et y furent retenus prisonniers, grâce à la présence d'esprit de Gautier, beau-frère d'Arnaud et magasinier du fort.

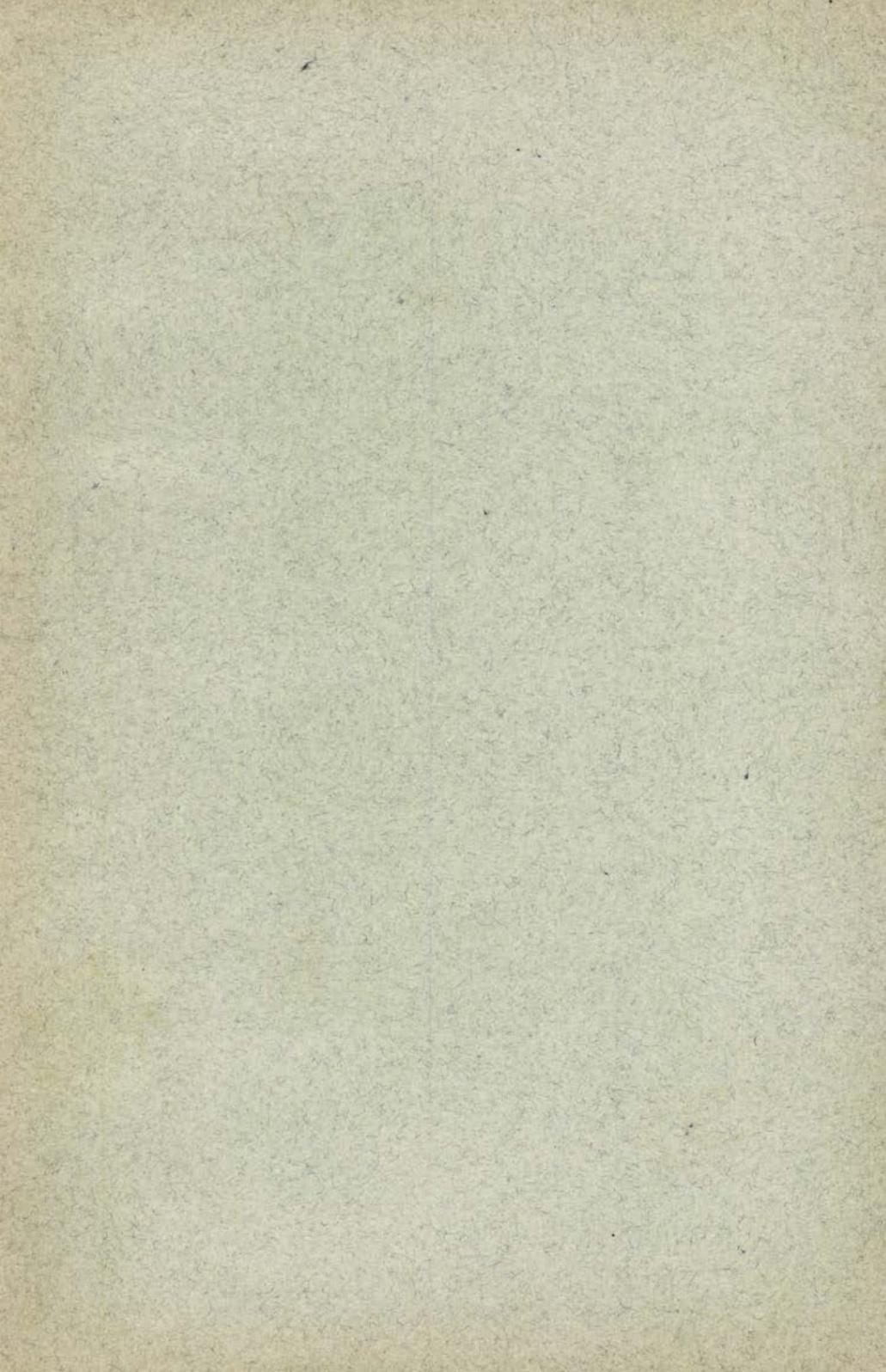
Si l'accord était fait avec leur souverain naturel, il ne s'agissait pas encore de paix pour les Vaudois. La guerre allait continuer pendant sept longues années contre la France, d'autant plus acharnée que Louis XIV et son ministre Louvois, indignés de l'abandon de Victor Amédée, enjoignaient à leurs généraux de ravager le Piémont, sans avoir égard ni aux personnes ni aux lieux. Dans ces circonstances, les réchappés de la Balsille, chargés par leur duc de défendre leur frontière et leurs vallées, se distinguèrent par leur fidélité et leur vaillance. Ils entrèrent tout de suite en action.

Le 28 juin, le capitaine Pastre Friquet réussit à s'emparer, au Col de Sestrière, d'un courrier français contenant des dépêches importantes pour les affaires du roi. Accompagné d'Arnaud et du major Odin, il les apporta au duc, qui les accueillit très favorablement.

D'ailleurs, Victor Amédée, en congédiant les prisonniers vaudois, qu'il avait libérés, leur avait dit : *Vous n'avez qu'un Dieu et qu'un Prince à servir ; servez Dieu et votre Prince fidèlement. Jusqu'à présent nous avons été ennemis, mais désormais il nous faut être bons amis. D'autres ont été la cause de votre malheur ; mais si, comme vous le devez, vous mettez vos vies pour mon service, j'exposerai jusqu'à la mienne pour vous.*

La publication de l'année prochaine montrera, Dieu voulant, comment S. A. R. maintint ses promesses et, d'autre part, quelle fut la conduite des Vaudois au cours de la longue guerre qui suivit.

JEAN JALLA.



A decorative rectangular frame with ornate, symmetrical scrollwork at the corners and midpoints of the top and bottom edges. The frame is black and contains the text.

TORRE PELLICE
TIPOGRAFIA ALPINA